

Concours littéraire 2012 – L'Arée du littoral Nord Vendéen - 86630
Barbâtre – Catégorie Nouvelles
Premier Prix : Donatien Moisdon

UNE FLAMBÉE D'ESPOIR

L'idée qu'un homme et une femme puissent se délecter l'un de l'autre n'était jamais venue à Laura. Au cours de toutes les années de notre mariage, nous nous sommes souvent étreints mais nous n'avons pas fait l'amour. Elle ne saura donc pas avec quelle énergie du désespoir j'aurais voulu l'aimer.

Je considérais les frustrations issues de ce mariage avec un mélange de tristesse et de résignation, c'est à dire sans trop d'amertume, tant il est vrai qu'aucune de mes précédentes – et bien rares – “conquêtes” (comme on dit) n'avait partagé ma fascination pour une vie sexuelle, non pas perverse, loin de là, mais sincère, joyeuse et libérée. Dans les conversations avec ses amies, Laura les entendait rire ou se plaindre de partenaires qui ronflaient, tiraient à eux la couverture pendant la nuit, se mettaient les doigts dans le nez, ne rabaissaient pas le siège des toilettes, insistaient pour porter les mêmes sous-vêtements deux jours de suite ou se saoulaient quand ils étaient invités. Laura aurait voulu leur parler d'un homme qui voulait lui faire (et lui faire faire) *des choses* et cela, elle ne le pouvait pas.

Laura mentionnait souvent mes qualités ; elle était fière de moi et de ma réussite professionnelle. Elle était aussi très affectueuse et détestait les séparations, si brèves fussent-elles. Nous nous accordions sur beaucoup de sujets. Nous donnions à ceux qui nous connaissaient l'image d'un couple uni aimant sortir ensemble, faire des courses, parler, rire...

En dépit de ces signes extérieurs de bonheur, j'avais du mal à envisager Laura autrement que comme une compagne agréable, une amie avec qui j'aurais partagé les frais de la maison.

Deux ans après notre mariage, Laura tomba enceinte puis devint mère... mère à temps plein, mère à l'exclusion de toute autre chose. Ma présence n'était plus nécessaire ; j'étais de

trop. Je me rendis rapidement compte que je n'avais pas été le seul à être relégué au rang des accessoires

Les yeux voilés d'ennui, un sourire crispé aux lèvres, elle vous regardait sans vous voir, vous écoutait sans vous entendre, tout son corps, rigide, vibrant sur la même longueur d'onde que celle de son minuscule tyran. Nous ne sortions plus. Lassés de nos refus, nos amis cessèrent peu à peu de nous inviter.

Les pleurs et le babil de Raoul, les tirades en voix de fausset de Laura et les hurlements nasillards de dessins animés à la télévision devinrent le fond sonore de notre vie.

Au début, je rejetais absolument l'idée de faire souffrir Laura en mentionnant les mots *divorce* ou *séparation*, mais plus j'attendais, plus mon fils grandissait et plus il m'aurait été difficile de le quitter.

Avec le temps, Laura devint légèrement moins obsédée par Raoul. Elle se rapprocha de moi, mais il fut toujours parfaitement évident que mon rôle, comme avant, ne consisterait qu'à gagner de l'argent et à remplir mon devoir conjugal une fois par semaine, en quelques minutes, dans la position du missionnaire.

Ce que je trouvais le plus déprimant dans tout cela, c'était que ma femme possédait l'assurance tranquille d'avoir *gagné*. Laura, et cela depuis le début – je m'en suis rendu compte trop tard – avait considéré notre relation comme une compétition entre nos deux caractères, un bras de fer entre nos deux volontés. Il y avait eu, de sa part, la détermination farouche de résister à ce qu'elle avait malencontreusement perçu comme l'invasion d'une personnalité par une autre. At-elle jamais eu des regrets ?

Notre fils atteignit l'adolescence et je cessai de rêver. Ne retrouverais-je pas simplement une autre Laura qui, tout en reproduisant les réticences de la première, y ajouterait des tares de son cru ? J'arrivai à me convaincre que j'étais heureux avec ce que j'avais : une bonne santé, un niveau de vie agréable, un fils intelligent et bien élevé et une femme... oui, une femme qui ne hurlait pas, ne fumait pas, ne

sombrant pas dans l'alcoolisme et ne dépensait pas mon argent plus vite que je ne le gagnais. Quant à ces couples (s'ils existent) qui s'aiment vraiment et font tout pour se le prouver, je préférerais ne pas y penser...

Raoul avait dix-huit ans lorsque l'impossible se produisit. L'entreprise qui m'employait m'avait envoyé suivre un cours dans une ville de province. Mes collègues et moi étions logés à *La Flambée*, hôtel simple mais confortable. L'un (ou plutôt l'une) de ces collègues, Daniella, femme vive et énergique, savait diriger son équipe avec le sourire, mais non sans fermeté. Elle avait un visage rond entouré de cheveux noirs naturellement frisés, un corps mince et ferme et la démarche sautillante d'une personne infatigable. Elle s'habillait sobrement mais avec cette élégance en sourdine qui se paie fort cher.

Tout à fait convaincu, à cette époque, que j'étais à la fois vieux et laid, j'avais complètement abandonné l'espoir de plaire à une femme, surtout une jolie femme. Cette mentalité faisait qu'après de Daniella – et autres divines créatures de même classe – je me sentais complètement à l'aise.

Daniella et moi primes l'habitude de déjeuner ensemble. Ensuite, nous allions faire un petit tour à pied. Un ancien moulin à eau aurait pu rendre la scène idyllique sans le passage bruyant et puant d'un camion après l'autre.

Daniella ne restait avec nous que pendant la journée. Elle habitait tout près. Le dernier jour du cours, un vendredi, on nous "libéra" plus tôt qu'à l'habitude.

Malgré le vacarme, les vibrations et la pollution, *La Flambée* avait mis quelques tables sur le trottoir. Je m'assis sur l'une des chaises en plastique blanc et commandai une bière. J'en avais à peine avalé la première gorgée qu'une petite Renault verte s'arrêta sur la double ligne jaune.

"Monte : on t'invite à la maison." Cria Daniella alors qu'un énorme semi-remorque s'immobilisait derrière sa voiture à grands étternuements de freins à air.

Sans réfléchir et je me précipitai sur le siège du passager avant. Je passai une soirée formidable. Le mari de Daniella, directeur d'une école primaire, devint un ami, et nous échangeâmes adresses et numéros de téléphone.

Le lundi, au bureau, mes collègues masculins affichaient des sourires entendus et se poussaient du coude en me voyant arriver. "Alors, vieux renard, comment ça a marché la semaine dernière ?" "Elle en voulait, ça se voyait." "Elle manque de goût, cette femme : c'est avec moi qu'elle aurait dû sortir. Je t'assure qu'elle ne se serait pas ennuyée."

J'ai toujours été un peu long à la détente, et il me fallut quelques secondes pour me rendre compte qu'ils parlaient de Daniella. Je ris et essayai de leur expliquer leur méprise mais rien n'y fit. Ils me dirent que j'étais trop modeste. Ils décidèrent finalement que j'avais conclu, et bien conclu, mais que, pour des raisons qui leur échappaient totalement, je refusais d'en parler.

Quelques mois plus tard, Laura, Raoul et moi partîmes pour une semaine de vacances dans un gîte rural. Je téléphonai à Daniella et suggérai une rencontre à *La Flambée*.

J'arrivai très tôt : impatience, certes, mais aussi le fait que j'avais honnêtement sous-estimé le temps qu'il me faudrait pour m'y rendre. Ma femme savait que j'adorais la marche et qu'il m'arrivait de disparaître ainsi pour la journée, parfois même pour plusieurs jours. Laura refusait de se chauffer correctement et se plaignait d'ampoules au bout d'un kilomètre. Raoul, qui s'était rapidement trouvé une bande de copains et copines, ne réapparaîtrait à la maison que pour y prendre une douche, se changer et dévorer un sandwich.

En retrouvant *La Flambée*, j'évitai soigneusement la terrasse du trottoir et me réfugiai dans le jardin de l'hôtel où il y avait des tables de pique-nique et où le chef s'apprêtait à organiser un barbecue. Assis sur un banc, je rêvassais, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, quand, sentant une présence, je relevai la tête. Daniella était devant moi.

J'eus du mal à la reconnaître. Son visage, sans aucun fard, sans même un discret rouge à lèvres, avait l'air frais et naturel ; d'une part un peu vieilli peut-être, avec des pattes d'oies rieuses aux coins des yeux mais, d'autre part, très rajeuni aussi car plus décontracté, plus innocent et vulnérable... avant tout, plus sensuel.

Je me levai en balbutiant un bonjour. Elle me serra la main et, au moment où j'appréciais la douceur de ses doigts sur les miens, je captai son parfum, la chaleur de son corps et la fraîcheur troublante de son haleine. J'avais anticipé un après-midi agréable avec une charmante collègue : rien de plus ; mais voilà que maintenant, genoux tremblant d'émotion, je n'avais qu'une envie : la prendre dans mes bras.

“Vous avez déjeuné ?” demanda-t-elle.

“Bien sûr que non. Je pensais que nous pourrions y aller ensemble.”

“Très bien. Moi aussi. J'aimerais un changement de cadre si cela ne vous fait rien. Il y a un restaurant à une centaine de mètres. Ça vous irait ?”

Je fus soulagé, au bout de quelques minutes, de constater que je me sentais, de nouveau, très à l'aise avec elle. Je ne saurais plus dire si je saisis sa main ou si elle prit la mienne ou si, tout simplement, nos mains s'étant frôlées, elles s'étaient, d'instinct, attachées l'une à l'autre.

Le restaurant était fort sympathique, le repas agréable. Nous revînmes lentement vers *La Flambee*, nous arrêtant quelques minutes près du moulin à eau. Daniella, ayant attendu un moment de répit dans la circulation, demanda d'une voix neutre et sans me regarder : “Tu as réservé une chambre ?”

“Non. Tu veux que je le fasse ?”

Elle hocha simplement la tête. L'esprit dans le brouillard, les pieds sur un nuage, je me dirigeai vers la réception. Ayant déjà passé plusieurs jours dans l'établissement, il m'aurait paru ridicule de donner un faux nom mais les dieux veillaient : au lieu de M. et Mme Laccordeur, l'employée, qui

était nouvelle, écrivit M. et Mme Bacordeux. En montant l'escalier, j'avais envie de rire, comme si, l'estomac vide, j'avais bu un peu trop de champagne.

Daniella tomba dans mes bras comme si elle n'avait attendu que cela depuis des années. L'après-midi fut à la fois éternelle et instantanée. L'heure du dîner nous surprit. Nous étions épuisés, émerveillés, incapables d'en faire plus mais toujours assoiffés l'un de l'autre.

Après le dîner, nous sortîmes et, l'habitude aidant, nous nous dirigeâmes à nouveau vers "notre" rivière et notre moulin à eau mais, cette fois, n'étant éperonné par aucun emploi du temps, nous continuâmes et nous prîmes un sentier qui ondulait entre les arbres. Encore une centaine de mètres et, sous le murmure soporifique des peupliers, nous pouvions nous parler sans effort.

Ce fut bientôt l'heure des confessions. Insensiblement, nous en vîmes à décrire nos fantasmes inassouvis. Nous commençâmes, elle et moi, de faire l'amour avec des mots et avec notre esprit. Nos âmes se mirent toutes nues l'une devant l'autre, nous laissant, souffle court, ivres d'avoir tant absorbé de sincérité... d'honnêteté.

Nous n'avions ni le temps ni la possibilité de mettre en pratique ce que nous décrivions mais il était évident que nous avions du chemin à faire ensemble et qu'il nous faudrait nous revoir. Nous en mourions d'envie l'un et l'autre.

Tout cela, c'était il y a six mois. Laura et moi sommes séparés maintenant. J'habite en appartement et j'ai dû troquer ma récente Saab contre une Mazda d'occasion. J'ai perdu du poids. Je vais au gymnase. On me dit que j'ai rajeuni de dix ans.

Le sentiment de culpabilité que j'ai éprouvé en quittant Laura s'est complètement dissipé, car elle aussi, paraît-il, prend de l'exercice : natation, tennis... Quant à Raoul, il m'a tout de suite compris. On sous-estime le sixième sens des ados.

Laura sort avec un médecin récemment divorcé. Ils sont allés ensemble en Egypte et ont remonté le Nil en bateau. Ils envisagent de repartir pour Tahiti. Se pourrait-il qu'ayant "gagné" la bataille avec moi, Laura ne ressente plus le besoin de gâcher le bonheur de son nouveau partenaire ?... ou que le bon docteur soit fort peu porté sur la chose ? Naturellement, je n'en saurai rien. Ce que je sais, en revanche, c'est qu'il existe des femmes comme Daniella. En tous cas, Daniella, elle, existe bel et bien et je ne désire rien d'autre. Nous nous aimons, même si elle n'a aucunement l'intention de quitter son mari. Nous nous rencontrons de temps en temps : une fois par mois peut-être. Objectivement, cela peu paraître bien maigre ; objectivement... car ce sont là de vraies rencontres, de vrais moments d'amour, des moments où nous hurlons de plaisir, des moments où, incrédules et atteints de vertige, nous nous regardons, les yeux dans les yeux, incapables de jauger la profondeur de ce que nous contemplons chez l'autre.

Il n'y a pas si longtemps, j'avais perdu l'espoir de connaître le grand amour. Quelle folie ! Je me rends compte maintenant que, jusqu'à notre dernier souffle, cela peut arriver. Je respire mieux maintenant ; je me tiens plus droit quand je marche. Par-dessus tout je savoure une paix intérieure qui ressemble au silence mélodieux d'une forêt après les cuivres et sifflets d'un manège de forains.